

Certains d'entre eux continueraient même à entretenir des relations régulières avec ce monde de “l'extérieur”, allant et venant entre les deux, tenant des deux mondes à la fois, l'ici d'en bas, et l'ailleurs d'en haut. Ils seraient choisis “à l'intérieur” comme les représentants des leurs “à l'extérieur”. En se “faisant porter” puis “élire”, ils pourront faire partie des “élites” de cette France, devenir des hommes politiques. S'ils étaient loin d'être des saints, ils devenaient pour le moins des “patrons”.

LA NATION BLEU, BLANC, ROUGE

*un être moral auquel (un homme) peut tout donner, tout sacrifier,
sa vie, son avenir (...) cet être c'est... la France*

Gambetta

L'idée de Nation n'est guère venue, dans les provinces françaises, qu'au XIX^e s., et particulièrement sous la III^e République.

Elle apportait d'abord l'école pour tous, qui inculquait une sorte de religion, dont le catéchisme comprenait : apprentissage du français et interdiction de la langue locale, leçons de morale, histoire “de France”, géographie, chants des enfants “de France”. C'étaient les armes de l'instituteur de la III^e République pour faire œuvre de colonialisme interne et transformer les petits Limousins ou les petits Bretons en autant de Français.

Et pourtant, disait Jaurès,

Il (eût été) facile aux éducateurs, aux maîtres de nos écoles, de montrer comment aux XII^e et XIII^e siècles, le dialecte du Midi était un noble langage de courtoisie, de poésie et d'art, et comment il a perdu le gouvernement des esprits par la primauté politique de la France du Nord (...)

Jean Jaurès (*La Dépêche de Toulouse*, août 1911)

Par le vote ensuite, la Nation rendait aux hommes une sorte de dignité. Leur voix comptait désormais. En Limousin, en Corrèze, on avait été